

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/1 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.1.49699

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Armut im Mittelalter, hg. von Otto Gerhard OEXLE, Ostfildern (Jan Thorbecke) 2004, 404 p. (Vorträge und Forschungen, 58), ISBN 3-7995-6658-9, EUR 54,00.

Comme le rappelle l'éditeur scientifique dans son bref mot d'introduction, l'histoire de la pauvreté n'est devenue un objet d'étude que très tardivement en Allemagne, en particulier pour la période médiévale. Ce volume, issu d'une rencontre de la Reichenau, comble une partie du retard, en se concentrant sur un champ précis. Les neuf contributions et la synthèse finale ont en effet pour objectif d'étudier la pauvreté et les pauvres au Moyen Âge dans les discours et les pratiques, en mettant l'accent sur les formes sociales de la pauvreté, mais plus encore sur ses représentations. Les travaux excluent donc d'emblée la pauvreté volontaire ou la pauvreté spirituelle; ils ne couvrent d'autre part que l'Occident, pour ne pas dire l'Empire (à deux exceptions près), et surtout les deux derniers siècles du Moyen Âge. Le volume commence par une courte mais très réussie ouverture interdisciplinaire. L'historien de l'art Thomas RAFF commence par une sélection de personnifications de la pauvreté, de la Dame Pauvreté de Giotto dans la basilique Saint-François d'Assise à plusieurs peintures et gravures du XVI^e siècle, avant de présenter des œuvres opposant des figures de riches et de pauvres. Il part ainsi à la recherche des signes extérieurs de la pauvreté dans l'iconographie médiévale, et retrace l'évolution conduisant de la célébation de la pauvreté volontaire à l'expression de la pauvreté subie, vécue comme déchéance. Celle-ci se manifeste par les haillons, le nomadisme forcé (le pauvre est toujours en mouvement alors que le riche est bien planté sur ses jambes), la bouche ouverte qui crie sa faim, ou encore la taille du pauvre, toujours plus petit que le riche. Les vingt planches de reproduction des œuvres analysées sont magnifiques. Dieter KARTSCHOKE présente dans une contribution de 50 pages la pauvreté dans la poésie médiévale allemande des XII^e et XIII^e siècles pour l'essentiel. Il adopte d'abord une démarche philologique, en examinant la polysémie du mot *arm* (signifiant à la fois *miser* et *pauper*), qui qualifie celui qui a perdu son statut social ou a plongé dans la misère morale, tout homme travaillant de ses mains, mais a une connotation positive lorsqu'il désigne l'homme humble. La pauvreté dans la poésie est d'abord celle dont se plaint le poète, Walther von der Vogelweide, Wolfram von Eschenbach ou Oswald von Wolkenstein – ou le narrateur dans leurs écrits; même les souris ne trouveraient rien dans son logis, dit Wolfram. La littérature didactique produit une image très nuancée de la pauvreté, synonyme de déchéance, mais qui, si elle est supportée dignement, conduit au Ciel. Dans le roman courtois, c'est surtout le noble appauvri que l'on rencontre, que son état soit subi ou choisi, et que la narration s'accompagne ou non de considérations sur la pauvreté spirituelle. Enfin la littérature édifiante, qui donne des descriptions vivantes de l'état de pauvreté, appelle surtout à la charité envers ceux qui en sont victimes.

Beate SCHUSTER invite ensuite, dans une contribution originale sur «La voix du faux *pauper*. Le récit de croisade de Raymond d'Aguilers et la question des pauvres», à lire ce texte non comme la narration authentique d'un témoin naïf mais bien plus comme une fiction littéraire datant au plus tôt de la fin du XII^e siècle, écrite en réaction aux «campagnes publicitaires» en faveur des troisième et quatrième croisades. Loin d'être la voix des pauvres, Raymond critiquerait, en le conduisant *ad absurdum*, le discours de justification des croisades par l'idéal de pauvreté (la croisade comme imitation du Christ): son œuvre serait une parodie. Joseph MORSEL se lance dans une histoire du discours sur la pauvreté et la noblesse. Il remet en cause l'idée reçue qui assimile, dans le couple *potens/pauper*, automatiquement le *potens* au noble, censé secourir le *pauper*, et demande de ne pas considérer les catégories «noblesse» et «pauvreté» comme des invariants historiques et de se garder des pseudo-continuités. Dans un premier temps Morsel réfute l'idée traditionnelle de l'appauvrissement de la noblesse à la fin du Moyen Âge, que les sources ne permettent pas de constater, et appelle à faire l'examen du discours produit sur la pauvreté en relation avec la noblesse. Dans les traités mettant en scène les valeurs aristocratiques, la pauvreté apparaît d'abord comme un défi adressé au noble pauvre, qui doit l'affronter comme on l'attend de lui pour

prouver son état noble et ainsi conserver l'ordre du monde voulu par Dieu. D'autre part, des (petits) nobles eux-mêmes se qualifient de pauvres pour appeler les princes à protéger leur position de seigneurs. Cette pauvreté proclamée peut être comprise comme positionnement au sein du groupe noble, et ainsi comme un »facteur d'intégration dans la noblesse«.

Les autres contributions sont centrées sur la société urbaine. Valentin GROEBNER esquisse la »culture de la pauvreté« – une notion vivement critiquée dans la discussion – dans la ville de la fin du Moyen Âge, en comprenant »culture« comme »ce que les gens utilisent dans leur vie quotidienne« (p. 167 et p. 371), qui est nécessairement en perpétuelle recomposition et renégociation. Pour tenter de saisir des traits de cette »culture«, Groebner choisit d'en étudier trois éléments, les vêtements, très onéreux pour les pauvres, l'économie informelle, et les signes distinctifs, des insignes en fer-blanc des mendiants jusqu'aux habits – pris cette fois-ci non pour leur valeur marchande mais symbolique. La culture de la pauvreté apparaît comme fondamentalement conflictuelle, entre les tromperies et dissimulations dont sont accusés les mendiants menteurs ou les prostituées habillées richement et la compassion sur laquelle les pauvres honorables peuvent compter. La pauvreté est un état à négocier entre les pauvres, les autorités et les bourgeois, et chargé d'une valeur symbolique très instable. Peter SCHUSTER montre à partir de l'exemple de Constance le décalage entre la rigidité des normes et la flexibilité des pratiques dans les condamnations judiciaires; les bannissements, comme les exécutions, étaient souvent remplacés par des amendes ou des »travaux d'intérêt général«. Finalement les vrais »pauvres« que la justice frappait dans toute sa rigueur étaient les personnes isolées, dénuées d'amis pour les soutenir ou se porter garants. La vieillesse, qui empêche de travailler, était également un facteur de pauvreté, dit Gabriela SIGNORI, qui étudie de manière très convaincante à partir des actes du tribunal échevinal de Bâle les contrats de pension (*Notpfründe*) que passaient les personnes âgées avec des parents ou d'autres proches, à qui ils léguaient tous leurs biens contre gîte et couvert. Les »pensionnaires« – à 60% des femmes – n'appartenaient pas à la frange la plus pauvre de la population; avec le capital qu'ils léguaient selon les termes du contrat de pension, ils auraient pu facilement s'acheter une prébende dans un hôpital (dont ils voulaient cependant éviter les règles de vie trop strictes). En revanche, la grande majorité d'entre eux n'avaient pas d'enfants, qui constituaient alors un capital social essentiel, en particulier pour les veuves. Le contrat redonnait ainsi à ces vieillards des »amis«, qui les sauvaient de l'isolement.

Les deux dernières communications traitent de l'image des pauvres dans les villes de la fin du Moyen Âge. Le regretté Ernst SCHUBERT expose dans une synthèse impressionnante de près de 70 pages consacrée à l'histoire de l'aumône dans un long XV^e siècle l'évolution de la représentation du mendiant, qui passe du pauvre honteux à la figure inquiétante du pauvre valide, préférant mendier alors qu'il pourrait travailler. L'attitude des autorités urbaines évolue de façon parallèle, de la prise en considération politique du problème à la volonté de contrôle. Schubert nuance l'influence de la Réforme dans cette évolution, en proposant une chronologie nouvelle. La question de la représentation des pauvres est également abordée par Frank REXROTH dans sa contribution sur Londres à la fin du Moyen Âge. Il présente le lent processus qui vit la frontière de l'honorabilité se déplacer entre le milieu du XIV^e et le milieu du XV^e siècle, au terme duquel les pauvres se retrouvèrent du mauvais côté, la figure du mendiant bien-portant s'étant imposée. Une société marginalisant une de ses composantes cherchant avant tout à renforcer sa propre cohésion, Rexroth démontre que le discours stigmatisant porté sur les pauvres servait à légitimer et renforcer la domination du conseil des *aldermen*.

La riche conclusion finale (50 pages), de la plume de Franz FELTEN, ne se limite pas à un simple résumé des communications, mais présente sans fard les discussions parfois houleuses auxquelles elles donnèrent lieu. Felten s'emploie à rééquilibrer le volume, trop orienté sur le Moyen Âge tardif, en signant deux excursus. Le premier porte sur les pauvres valides au haut Moyen Âge et au Moyen Âge central; du capitulaire de Nimègue en 806 au

décret de Gratien, les sources suggérant l'hostilité envers les vagabonds qui seraient aptes au travail ou envers les pauvres infâmes sont nombreuses. Le second excursus constitue presque un article à part entière, et se concentre sur les principes et les modalités de la domination des *potentes* sur les *pauperes*. Ce volume est passionnant. On est tenté de le comparer aux travaux effectués dans les années soixante-dix sous la direction de Michel Mollat, mais son propos est plus limité – il faut accepter l'absence presque totale du monde rural et la très forte surreprésentation du Moyen Âge tardif – et les problématiques différentes, même si ça et là le lecteur peut avoir des impressions de déjà-vu. Surtout, l'accent mis dans les contributions sur les représentations de la pauvreté lui donne une vraie cohérence.

Olivier RICHARD, Strasbourg

Martin KAUFHOLD, *Wendepunkte des Mittelalters. Von der Kaiserkrönung Karls des Großen bis zur Entdeckung Amerikas, Ostfildern* (Jan Thorbecke) 2004, 221 p., ISBN 3-7995-0144-4, EUR 24,90.

This is an attractive book in several respects. It looks good, it feels good, and it is enlivened by 29 plates in colour, a number of which were new to the reviewer. It is also an old-fashioned book, for each of its 31 short chapters tells a story about persons and events, and about the changes which they brought about or caused to be brought about in Europe of the Middle Ages. These are the »turning points« of the title. M. Kaufhold raises his hat to the Annales School of historical research and writing, but he makes no excuse for his approach in this book. In the spirit of Lawrence Stone's essay on narrative he believes (p. 9) that drama can have an enlivening effect on historical writing, and that historians of each generation should spend a little time reconsidering the classics of their chosen subject. Hopefully, many students of history, including those whose undergraduate days lie far behind them, will agree with him.

The 31 turning points are the author's personal choice, so there is no arguing about that. The principal figures are well known. Charlemagne, Urban II and the First Crusade, Abelard and Heloise, Francis of Assisi, Frederick II of Hohenstaufen, Marco Polo, Joan of Arc, Gutenberg and Christopher Columbus are represented, and many more besides. Events include Becket's murder, the battle of Crecy, introduction of the Florin, the Black Death. Areas of human activity are politics, religion, law, arts and crafts, economy, technology and travel. But there are chapters on less well known persons and events. Every history has its pre-history, and so 1066 and all that, so well known to Anglo-Saxon readers, was preceded, according to the story, by the Treaty of St Clair-sur-Epte in 911 when, following a military defeat, the heathen Vikings and Norsemen started to change into christian Normans. We can read here what followed from that. The chapter on the cathedral of Lund (anno 1103) in Sweden addresses the related question of how the Scandinavian countries were christianized. Not by missionaries sent to them from elsewhere, but by the Nordic peoples' own inclinations and efforts. Christianisation was a home grown process of assimilation. The chapters, averaging uniformly about 7 pages in length, open with a title and a summary containing the essential point(s) which the author intends to make. The summary is followed by a shorter or longer table of dates which place the main event, the turning point of the book's title, within a chronology of related events. A presentation of the main event together with its pre-history is followed by analysis and the author's interpretation of its significance. Nice touches to the narrative lie in details. Why, we may ask, were there medieval kingdoms of France and of England but no medieval kingdom of Germany? Because the »national uncertainty« (»nationale Unbestimmtheit«, p. 28) of the rulers of Germany in the Middle Ages was occasioned by the crowning of Otto the Great in 962 as King of the Romans (*Rex Romanorum*), and from then on by harking back to Italy and